Nº1508   SEMAINE DU JEUDI 30 SEPTEMBRE 1993

À la Une

Le Nouvel Observateur
Auschwitz : enquête sur la mécanique de l'horreur

Avec **Jean-Claude Pressac** sur les lieux du génocide

Une grande partie des archives d'Auschwitz saisies par les Soviétiques dormaient à Moscou depuis 1945. Jean-Claude Pressac est celui qui, le premier, a pu les consulter après la chute du communisme. Son livre, "les Crématoires d'Auschwitz" (CNRS Ed.), qui démonte la mécanique de l'extermination, se veut avant tout technique. D'abord parce que son auteur, né en 1944, est un scientifique. Ensuite et surtout parce qu'il a été un collaborateur de Faurisson. Les éléments nouveaux qu'il apporte sur la construction et le fonctionnement des chambres à gaz et des fours crématoires, sur le calendrier de la solution finale, fournissent des précisions irréfutables sur la réalité - depuis longtemps établie - du génocide.

Au lendemain de la parution de son ouvrage et du dossier publié par "l'Express", Jean-Claude Pressac a accepté de revenir à Auschwitz avec une équipe du "Nouvel Observateur", Claude Weill et le photographe Jacques Graf. Voici leur reportage sur les lieux de l'horreur. Et les commentaires des meilleurs spécialistes, Raul Hilberg, Pierre Vidal-Naquet et Claude Lanzmann.

Roissy, samedi matin. «Pressac.» Quand il se présente, j'ai vaguement l'impression d'entendre claquer ses talons. Carré, râblé, le cheveu ras. Imperméable kaki. Un capitaine de la guerre d'Algérie échappé d'un film de Pierre Schoendoerffer. Quelque chose de raide dans la nuque et dans la démarche. «Il m'a fallu attendre quarante-deux ans pour me débarrasser de l'emprise militaire, m'assurera-t-il dans l'avion.
…
Comment avez-vous été amené à vous intéresser à Auschwitz ?
«La mort est mon métier», de Robert Merle. Je l'ai lu à 18 ans.»
Il raconte sa vie. Parents instituteurs, huit ans de scolarité au Prytanée militaire de La Flèche. A la sortie, «un vrai petit facho», passionné par tout ce qui touche à l'armée, à la guerre: les blindés, les avions, les armes. Fasciné aussi par l'Allemagne hitlérienne. «Là-bas, tout l'encadrement était comme ça ! Après la pile que l'armée française avait prise en 40, l'armée allemande était la seule référence.»

Pour se désintoxiquer, comme un camé qui veut se sortir de la drogue, il tente de rejoindre la vie civile. Il entame des études d'ingénieur chimiste. Mais hors du cadre militaire, il est perdu. Trois jours plus tard, retour au Prytanée. Il prépare Saint-Cyr. Rate le concours. Il ne sera ni général ni ingénieur chimiste. Il fera pharmacie. Sans cesser de dévorer tout ce qui s'écrit sur les questions militaires et sur la Seconde Guerre mondiale. Il lit les Mémoires de Höss, commandant en chef d'Auschwitz. A 22 ans, il va en Pologne pour visiter les camps: Stutthof (près de Gdansk), Treblinka, Auschwitz. Drôles de vacances. Il veut voir, comprendre. «Je n'ai pas vu grand-chose, je n'ai rien compris.»

Il retournera à Auschwitz à l'âge de 35 ans. On est en 1979. Le pharmacien a entrepris d'écrire un grand roman d'histoire-fiction. Le thème: si l'Allemagne nazie avait gagné la guerre… Un des chapitres du roman se passe à Auschwitz. Il lui faut aller sur place.
Ce qu'il cherche dans les ruines de l'enfer ? De la documentation pour son roman. Mais aussi la réponse à une question qui le taraude depuis le Prytanée: qu'aurais-je fait, aurais-je donné l'ordre d'exterminer des gens, aurais-je obéi? Tadeusz Ivaszko, conservateur des archives d'Auschwitz, le reçoit, lui explique le fonctionnement de la machinerie du meurtre.

Pressac demande à voir les plans, les photos. «Là, dit-il, j'ai vu que quelque chose clochait. Une porte à double battant dans une chambre à gaz, ça ne tient pas debout.»

Dialogue.
«Mais vous devez le croire, fait Ivaszko.
– Ah non, il faudra me le prouver !
– Bah! vous parlez comme Faurisson !
– Qui est-ce, Faurisson ?
– Un Français comme vous, qui ne veut pas croire.»

Rentré en France, Jean-Claude Pressac se met au travail. Oublié, le projet de roman. Désormais Auschwitz occupe tous ses loisirs. Sans formation d'historien, armé des documents et photographies qu'il a pu se procurer, il entreprend de démonter la mécanique d'Auschwitz. Il y retourne, en 1979. Là, le jour de la Toussaint, il rencontre des déportés français. Leur parle de ses travaux. « Ne faites pas comme Faurisson ! », lui dit-on. Encore Faurisson ! Rentré en France, Jean-Claude Pressac se met en contact avec le chef de file des révisionnistes. «Une intelligence brillante, mais perverse, diabolique. » Il est intégré à la cellule de recherche. Ils mettent leurs sources et leur réflexion en commun. Pressac est une recrue précieuse. «Je savais interpréter une photo, lire un plan, pas lui. » Leur collaboration durera six mois.

Les faurissoniens sont aux prises avec la justice. Pressac travaille avec eux sur le dossier de la défense. Il creuse, tourne et retourne les documents. «Là, j'ai commencé à me rendre compte que quelque chose n'allait pas, que Faurisson n'était pas si infaillible que ça.» A l'époque, tous les efforts des révisionnistes sont concentrés sur le crématoire II d'Auschwitz. «C'était le symbole: si on arrivait à le faire sauter, tout s'écroulait.» L'été 80, il retourne donc encore une fois à Auschwitz. Il revoit Ivaszko, et le conservateur démolit un à un les arguments des révisionnistes. Non, décidément, les thèses faurissoniennes «ne collent pas».

Rentré à Paris, il rend compte verbalement à Faurisson. Peine perdue. Enfoncé dans sa logique de secte, Faurisson est déjà au-delà de toute argumentation raisonnable. «En fait, il a hésité, assure aujourd'hui Jean-Claude Pressac. Mais il ne pouvait plus faire machine arrière, à cause de la pression judiciaire et médiatique.»
Sur son long flirt avec les révisionnistes, Pressac n'en finit pas de se justifier. «Je ne suis pas juif, ne l'oubliez pas. Je ne connaissais pas les juifs, je n'avais aucun contact avec eux, je n'avais jamais côtoyé cette douleur.» Mais en fin de compte, ajoute-t-il, «si je n'avais pas douté, je n'aurais jamais fait ces recherches et je n'aurais rien trouvé.

Vous avez douté, vous?
– Non.
– Vous vous seriez lancé dans ce travail de fou?
– Je ne l'ai pas fait.
– Vous voyez, il fallait quelqu'un de neutre.»

Contrairement à ce qui a été écrit dans les journaux, contrairement même à ce que semble penser Jean-Claude Pressac, qui n'en finit pas de régler ses comptes avec son propre passé, l'intérêt essentiel de son livre n'est pourtant pas dans la réfutation des délires faurissoniens. Il y a belle lurette qu'ils ont été réfutés. Que l'existence des chambres à gaz et la réalité de la politique d'extermination des juifs ont été surabondamment démontrées. Les preuves sont à la disposition de quiconque sait lire et veut bien ouvrir les yeux.

Alors, l'apport de ces «Crématoires d'Auschwitz»? L'utilité de ces 95 pages de chiffres, de devis, de schémas de montage et de courriers de contremaîtres, le tout aussi alerte qu'un indicateur des horaires de la Reichsbahn, c'est qu'elles constituent à ce jour l'unique mise à

plat du fonctionnement de l'ingénierie du meurtre. C'est aussi simple et prosaïque que cela. La Shoah expliquée par un ingénieur, dans son horrible et triviale réalité. Pas une décision politique qui ne trouve sa traduction dans les papiers de la Bauleitung d'Auschwitz (la direction des constructions) – et les SS étaient extrêmement paperassiers.

La solution finale, vue à travers leurs archives, c'est des bâtiments à construire pour gazer et brûler, ce sont des devis, des appels d'offres, des plans, encore des plans.
A les lire, on a l'ombre portée de la politique arrêtée à Berlin.

Pas un mot ici sur les raisons du crime, ni sur la douleur des hommes. C'est un monde abstrait, désincarné, un génocide de papier où la mort de centaines de milliers d'innocents se dit: «construction de cinq fours trimoufle», ou «montage d'un dispositif de désaération». Pressac est sans doute celui qui a le mieux compris «comment ça marchait»: comment on s'y est pris pour gazer et brûler des centaines de milliers de personnes dont le seul crime, selon l'expression d'Arthur Koestler, était «d'être né dans un lit et non dans un autre». Son avantage sur tant d'autres chercheurs, infiniment plus prestigieux, à la culture historique tellement plus étendue? Sa passion pour la technique. Sa curiosité maniaque pour la mécanique. Ce n'est pas dans les facs d'histoire qu'on apprend à lire un plan de crématoire. C'est affaire non de culture mais de sens pratique et de logique.

La logique, pour Pressac, tout est là. Il y a des solutions techniques logiques et les solutions illogiques. Des schémas d'extermination logiques et des schémas illogiques. Ainsi, il est de plain-pied avec les SS du camp, ou les ingénieurs de la Topf, la société allemande qui les fournissait en fours crématoires et autres accessoires innommables.

Ces gens-là ne faisaient pas de morale, ils faisaient leur métier. Les uns obéissaient aux ordres, les autres se battaient pour conquérir le marché. Logique. Quand ils installaient un four, ils cherchaient comment mettre au point le système le mieux adapté à l'objectif fixé. Logique. Quand il tombait en panne, il fallait réparer, corriger les défauts, rapetisser le foyer du crématoire, ou l'agrandir, surélever la cheminée pour améliorer le tirage. Et toujours gagner du temps, augmenter le rendement. Perfectionner le système de ventilation des chambres à gaz, simplifier le mécanisme d'ouverture de la trappe par laquelle le SS de service jetterait les granulés mortels sur les femmes et les enfants nus entassés sous la dalle…

L'ingénieur Prüfer, concepteur du KII (crématoire II), la plus formidable machine à tuer qui ait jamais fonctionné (coût: 554500 Reichsmark), n'était pas un aigle, mais c'était un homme pratique. Comme ses patrons de la Topf qui se frottaient les mains d'avoir soufflé un si beau marché à leurs concurrents de la Kori. Comme Höss, le responsable du camp, quand il écrivait: «Maintenant, nous avons le gaz et le mode d'emploi. J'envisageais toujours avec horreur les fusillades en masse, désormais, j'étais rassuré.»

Pour comprendre, il faut se placer sur le même terrain qu'eux.
«Tenez, dit Pressac, regardez ce plan. (Plan Bauleitung n° 2003 simplifié, crématoire au KGL, feuille complémentaire aux dessins n° 932 et 933, transfert des caves du côté de la rue.) Qu'est-ce qui cloche ?
– Je ne sais pas.
– C'est pourtant évident: il n'y a pas de glissière !
– ???
– C'est supposé être une morgue. Il devrait donc y avoir une glissière pour faire descendre les cadavres. Or le seul accès, c'est un escalier. Ça veut dire que les morts entraient debout. Vivants ! Ce n'est donc pas une morgue mais une chambre à gaz! »
Logique.

C'est ce genre de démonstrations que Pressac, désormais brouillé avec Faurisson (qu'il a rebaptisé Faux-faux) est allé présenter à Pierre Vidal-Naquet, puis à Serge Klarsfeld. L'incroyable, il l'avoue, est qu'ils ne l'aient pas fichu dehors «à coups de pied au cul». Quoi? Un type plus ou moins venu de l'extrême-droite, compagnon de route des négationnistes, qui vient chercher appui auprès des deux hommes qui ont consacré leur vie à combattre ces idées! Non seulement ils ne l'ont pas fichu dehors, mais ils l'ont écouté. Peut-être parce qu'à l'époque il est un des rares à pouvoir réfuter les arguties techniques de Faurisson.

Petit à petit, Pressac se fait connaître dans le monde des spécialistes de la Shoah. Il est invité à participer à un colloque international à la Sorbonne. En 1983, il publie un article dans «le Monde juif» sur les crématoires IV et V d'Auschwitz. Bientôt, il collabore avec Serge Klarsfeld à l'édition de «l'Album d'Auschwitz». Puis, en 1988, publie aux Etats-Unis une énorme étude (plus de 450 pages grand format) intitulée «Auschwitz: technique et fonction des chambres à gaz». L'éditeur ? La Fondation Beate Klarsfeld.

C'est ainsi que Jean-Claude Pressac, pharmacien à La Ville-du-Bois, historien amateur et révisionniste repenti, a fini par être reconnu comme un des meilleurs spécialistes mondiaux des méthodes d'extermination nazies…

Il lui restait une ambition: mettre la main sur les archives du camp saisies par l'armée soviétique lors de son entrée à Auschwitz, le 27 janvier 1945. Notamment les documents de la Bauleitung (la direction des constructions), décrivant tous les travaux effectués dans le camp de 39 à 45. On savait que ces papiers existaient. Ils avaient même brièvement fait surface lors du procès dit «des architectes des crématoires d'Auschwitz», en 1972. Mais aucun historien n'avait pu les étudier.

Il a fallu attendre la fin du communisme en URSS pour que les documents, entreposés dans les archives du KGB, soient enfin accessibles. Grâce à ses amis polonais, Pressac parvient à les localiser, il demande l'autorisation de les consulter. Refus. Finalement, grâce à l'aide de Serge Klarsfeld et à l'intervention de Roland Dumas, Jean-Claude Pressac obtient le feu vert. En octobre 1990, il débarque à Moscou. Il peut tout voir, tout photocopier. «Vous vous rendez compte, je travaillais là-dessus depuis plus de dix ans, et voilà que je tombais sur la source manquante! Les plans, les correspondances, le registre des décès, 80000 pièces au total. Il ne me restait plus qu'à reconstituer le puzzle.» Le puzzle, c'est «les Crématoires d'Auschwitz».

Auschwitz-Birkenau, samedi, 14 heures. «Ne perdez jamais de vue qu'ici c'est un centre de tri: les nazis gardent les plus valides. Ce qui ne sert à rien, ils le jettent.» Dans son insoutenable sécheresse, cette phrase de Pressac est la plus parfaite expression de ce qu'était Auschwitz. Le tri, la «sélection», est le principe même de cette chose monstrueuse plantée au cœur du XXe siècle. A Auschwitz, il y a toujours deux côtés, le mauvais et le pire. Cela se lit dans le temps et dans l'espace. Dans l'espace, c'est d'un côté Auschwitz I, de l'autre Birkenau.

Auschwitz I, une ancienne caserne polonaise, où, dès l'invasion allemande, on commence à parquer pêle-mêle prisonniers soviétiques, opposants polonais, communistes et tous ceux que les nazis jugent indésirables. Les exécutions sont fréquentes, les conditions de vie très dures, effroyables pour les prisonniers soviétiques, employés aux travaux extérieurs et qui tous périront, en partie gazés. Mais les détenus, polonais pour la plupart, ont un nom, un matricule, ils appartiennent encore au monde des humains.
Cette horreur-là n'est rien comparée à celle de Birkenau, à quelques kilomètres de là. Visiter Auschwitz, c'est explorer les cercles successifs de l'enfer.

Birkenau. D'ignobles baraquements, des hangars à chevaux aménagés pour y entasser des centaines d'hommes dans des conditions sanitaires effroyables, plantés sur un terrain marécageux, sans autre horizon que les barbelés et les miradors. Le froid, la boue, l'humidité, le typhus. Auschwitz I ou Auschwitz-Birkenau: premier tri. Pour les juifs, c'était presque toujours Birkenau.

Dans le temps aussi, il y a deux Auschwitz. Avant 42 et à partir de 42. Avant la solution finale et après. Avant, c'est la captivité à Auschwitz I. Après, c'est la noria des convois de juifs, terminus Birkenau. «Il est une gare où ceux qui arrivent sont justement ceux qui partent. Une gare où ceux qui arrivent ne sont jamais arrivés. Où ceux qui sont partis ne sont jamais revenus. C'est la plus grande gare du monde» (Charlotte Delbo). Après, c'est la sélection. Encore le tri.

D'un côté les valides, ceux qui peuvent travailler, des hommes principalement. Ils sont immatriculés, tatoués, dirigés vers les baraquements. En sursis. Enrôlés comme esclaves au service d'une industrie allemande saignée par l'effort de guerre. Ceux-là «servent». Et ils ne coûtent rien. Quand ils sont trop usés, on les jette à leur tour, pour les remplacer par d'autres qui débarqueront du train.

Les autres, les faibles, les malades, les femmes âgées, les enfants, sont immédiatement gazés et incinérés. Aucune trace, pas de cadavre, pas même un nom sur un registre. Ils ne meurent pas, ils tombent dans le néant. En moyenne, les deux tiers des arrivants disparaissaient ainsi dans la nuit des chambres à gaz. Il faut effacer de son esprit l'image des morts-vivants trouvés en 1945 par les Américains dans le camp de Bergen-Belsen. Ce n'étaient pas des moribonds que l'on gazait. C'étaient des mères de famille, des enfants joufflus. Ils ne «servaient à rien». On les jetait.

Avant d'évacuer Birkenau, les SS ont fait sauter les bâtiments.
Ils ont essayé d'effacer toutes les traces de leurs crimes.

Ne restent que quelques briques encore imprégnées d'acide cyanhydrique (zyklon B), des ferrailles tordues, des dalles de ciment qu'envahissent les herbes. Jean-Claude Pressac galope à travers les ruines comme un archéologue anglais sur le site d'Ephèse: «Regardez ceci... » «Voyez, là, cette barre qu'ils ont été obligés de doubler, vous savez pourquoi ? Parce que leur truc était mal conçu, ça chauffait plus d'un côté que de l'autre, et le four s'est fendu, forcément... »

Tout à coup, ses explications deviennent insupportables. Le K IV, équipé d'un double four quadrimoufle, une capacité de 768 corps par jour, et qui a cassé le premier, à cause d'un défaut de conception; le toit bitumé qui s'est enflammé d'un coup quand les SS l'ont incendié, le 7 octobre 1944, pour briser la révolte du Sonderkommando, ces damnés parmi les damnés, à qui on avait confié les ignobles besognes de la chambre à gaz et du crématoire; les pannes du four K V, remis en service à l'intention des juifs hongrois en 1944, et dont les défaillances obligèrent les SS à faire creuser des fosses de crémation à ciel ouvert, les problèmes d'étanchéité de la chambre à gaz... Assez!

«Est-ce que vous comprenez l'attitude de ceux qui rejettent un travail comme le vôtre ?
Je pense aux déportés, aux survivants. Imaginez-vous ce que ces discussions sur l'épaisseur des portes ou le diamètre des tuyaux peuvent avoir d'odieux?

– Tous les déportés que j'ai vus ont approuvé mes travaux. Ils veulent des bases historiques. Ils savent mieux que personne que le souvenir est trompeur. Ceux qui refusent le travail scientifique sur les faits, ceux pour qui la Shoah est un acte de foi, une chose à laquelle il faut croire sans chercher à comprendre, ce sont ceux-là qui font le lit de Faurisson. Il faut bien maîtriser la connaissance de l'horreur, si l'on veut maîtriser l'horreur.

Et puis, si les historiens avaient fait leur boulot correctement, je n'aurais pas eu à le faire.

Peut-être en effet qu'il faut en passer par là, par cette exploration maniaque des traces matérielles du crime. Les derniers survivants vont disparaître. Nous sortons du temps de la mémoire pour entrer dans celui de l'histoire. Et pas plus qu'aucun autre événement historique, la Shoah n'échappera au regard cruel des historiens.

Est-il encore trop tôt? Et s'il était trop tard ? A lire les bobards qui ont circulé, les 5,5 millions de morts d'Auschwitz avancés par les Soviétiques à la fin de la guerre, les 4 millions longtemps cités par les Polonais (le chiffre, jusqu'en 1991, figurait sur les dalles du monument aux morts de Birkenau, 4 millions de morts sans précision, les juifs n'étaient même pas mentionnés !)... Oui, à lire toutes les erreurs qui ont été proférées, comme après chaque drame historique, et dont s'est nourri le révisionnisme, on se dit qu'il est peut-être bien tard.

Nous poursuivons la visite. Un petit chemin bordé de bouleaux, une clairière verdoyante. Il fait un temps radieux. On se croirait à la campagne. On est à la campagne. Ici, il y avait une ferme de paysans polonais. En juin 42, les SS ont décidé de l'aménager en chambre à gaz : le bunker 2. Les premiers gazages ont eu lieu en juillet.

Pour Pressac, vu d'Auschwitz, c'est le véritable acte de naissance de la politique d'extermination. Il y avait déjà eu des gazages auparavant, mais il s'agissait d'opérations politiques (contre les meneurs communistes du camp) ou «sanitaires» (l'élimination de détenus malades).

Elle n'était pas bien grande, la ferme : 105 mètres carrés, assez pour gazer 500 personnes d'un coup. Ici ont disparu les enfants de Pithiviers, dont le convoi quitta Drancy le 23 août 42. Les corps étaient brûlés dans la clairière. «Voyez cet arbre, à l'angle de la ferme, on le retrouve sur un dessin d'un détenu, commente Jean-Claude Pressac. Les témoins peuvent se tromper. Ils ne mentent jamais. Faurisson les confronte pour les démolir. Moi, mon travail c'est de replacer les souvenirs dans le temps et dans l'espace. Je leur rends leur valeur. C'est de la destruction de témoignages, ça ?»

Le K II. Le légendaire et terrifiant crématoire n°2, symbole d'Auschwitz. Le «chef-d'œuvre» de la Bauleitung. Même effondré, il reste titanesque. A la dimension du plan hitlérien d'extermination. Quinze creusets d'incinération, qui pouvaient dévorer plus de 1000 corps par jour. Une chambre à gaz pouvant contenir 2000 personnes; vingt minutes après, tout était terminé... Pour Pressac, lorsque le K II a été conçu à l'origine, il ne s'inscrivait pas encore dans le cadre de la solution finale. Il s'agissait d'incinérer les morts «naturels» du camp de Birkenau, alors destiné à accueillir 100000 prisonniers de guerre – qui ne viendront jamais. Quand les SS apprennent que l'ingénieur Prüfer a inventé un engin pareil, ils voient le parti qu'ils peuvent en tirer: c'est sans doute à ce moment-là que Birkenau est choisi comme principal centre d'extermination des juifs. Le 19 août 1942, la décision est prise d'y bâtir trois autres crématoires, les III, IV et V. Dès lors, aucun doute n'est plus permis: il ne s'agit pas de brûler des morts «naturels», mais bien d'exterminer des vivants.

«Venez dans la chambre à gaz, monsieur Weill.» Nous rampons sous une dalle de béton. «Vous voyez ces morceaux de bois. C'est sans doute là qu'étaient fixées les fausses douches. Ils ont été coulés dans la dalle. Encore une preuve de la préméditation homicide.» La chambre à gaz du K II est entrée en exploitation le 13 mars 1943. En fin de journée, les techniciens donnaient leur feu vert. Une ou deux heures après, on y faisait entrer 1500 juifs du ghetto de Cracovie. Il fallut deux jours pour brûler les corps.

Un baraquement en planches. Les murs si minces, les châlits ignobles où s'entassaient les détenus. Un conduit de chauffage rudimentaire, une pauvre lumière qui tombe des

soupirails. Sur les poutres, des inscriptions: «Dans le bloc, découvre-toi», «Un pou, ta mort». Les poux, l'autre obsession des SS. Un combat de chaque instant. Car les poux, c'est le typhus, et le typhus, c'est la perte de la précieuse force de travail que représentent les détenus sélectionnés.

Grâce au registre des décès retrouvé à Moscou (Sterbebücher), Jean-Claude Pressac a pu dresser le bilan des trois épidémies de typhus qui ont frappé le camp. La première a fait 20000 victimes, la deuxième 12000, la troisième de 2000 à 2500. Les révisionnistes ont prétendu que les morts d'Auschwitz étaient dus au typhus. On est loin du compte.

Incroyable logique de la machine concentrationnaire: d'un côté on gaze les vivants, de l'autre on s'inquiète de la santé des survivants. Il ne faut pas qu'ils meurent trop vite, ils sont encore utiles. Le même produit, le zyklon B, sert indifféremment au gazage des hommes et à la destruction des poux. Les mêmes entreprises ont fourni les installations.

Un autre baraquement, en brique celui-là. Une salle d'épouillage parmi tant d'autres. Les murs de plâtre sont entièrement bleus: l'acide cyanhydrique. Ici et là, des taches blanches: les prélèvements effectués par les révisionnistes. Ils entendent ainsi démontrer que, selon l'expression de Darquier de Pellepoix, «à Auschwitz, on n'a gazé que des poux». C'est vrai, la concentration d'acide cyanhydrique est plus élevée dans les salles d'épouillage que dans les chambres à gaz homicides. Pour une raison simple: les premières fonctionnaient en continu, alors que le gazage de 2000 personnes ne prenait que quelques minutes.

Un des apports de Jean-Claude Pressac, dans son ouvrage précédent, a été de distinguer clairement salles d'épouillage et salles homicides, parfois confondues. Pour Faurisson, c'était pain bénit.

Dîner à Cracovie, samedi soir. Assez de machines de mort. Nous parlons des juifs. «Qu'est-ce que c'est que cette espèce de tissu blanc que certains juifs mettent sur la tête?», me demande Jean-Claude Pressac. Inouï ! Depuis quinze ans il travaille sur Auschwitz, il sait les dates de chaque convoi, dans quelle salle de gazage de quel crématoire sont morts combien de juifs hongrois. Et il ignore ce qu'est un châle de prière juif. Quelques minutes après, je découvre qu'il n'a jamais entendu parler des ashkénazes et des séfarades. «Les quoi ?»

Samedi minuit, à l'hôtel. «Vous savez, tout ça est nul. Du bricolage. Les II et III, à peu près sérieux. Mais les IV et V, très mal foutus ! Le plus médiocre ingénieur aurait fait mieux. Pas la peine de sortir de Polytechnique. Regardez leur système de ventilation: à l'intérieur des salles de gazage, il y a de l'air chaud, pour que l'acide cyanhydrique puisse s'évaporer. Logiquement, l'arrivée d'air devrait être en bas et l'évacuation en haut. Eh bien, ils ont fait le contraire !» La technique la plus grossière pour commettre le plus grand crime de l'histoire. Les ingénieurs et techniciens qui ont conçu la machinerie de la solution finale ? Des médiocres. Les SS préposés à cette besogne ? Des sous-off sans envergure. Höss, le grand patron du camp ? Un cheval de retour du parti nazi, tout juste capitaine à son arrivée à Auschwitz…

Dimanche matin, au musée d'Auschwitz. Jean-Claude Pressac, qui n'en finit plus d'expliquer les portes étanches des salles de gazage, les portes des bouches par lesquelles on faisait tomber le zyklon B, les dates des premiers gazages, les erreurs dans la reconstitution du crématoire I. «Voyez, ici, ils se sont trompés, la trappe s'ouvrait dans l'autre sens.» Je suis soûlé de technique. Il s'éloigne pour me laisser seul.

Ne pas attendre de son livre plus qu'il ne peut apporter. D'une étude technique sur les conditions de l'élimination, il tire des conclusions parfois rapides. Sur le calendrier de la décision politique de la solution finale, il avance une hypothèse: elle aurait été prise en mai-

juin 42 et non, comme on le pense généralement, lors de la conférence de Wannsee, le 20 janvier. Il s'appuie sur les documents de la Bauleitung. Notamment le lancement des crématoires II, III, IV et V, dont la trace apparaît dans les archives à la date du 19 août. Le raisonnement n'est pas totalement probant.

Il faudrait pouvoir suivre le cheminement de la décision dans les méandres de la machine d'Etat nazie à partir de 1941 (lire à ce propos les entretiens avec Pierre Vidal-Naquet et Raul Hilberg). Il faudrait aussi savoir ce qui s'est passé, et quand, dans les autres camps d'extermination, Sobibor, Treblinka, Belzec (où le premier gazage génocide aurait eu lieu dès le 17 mars 1942). Ils sont loin d'avoir livré tous leurs secrets.

Sur le décompte des victimes d'Auschwitz aussi, Pressac s'avance un peu imprudemment. Il donne le chiffre global de 800000 victimes, dont 630000 juifs non inscrits, c'est-à-dire gazés dès leur arrivée au camp, 130000 détenus inscrits décédés (juifs et non juifs), et 15000 prisonniers de guerre soviétiques.

Récemment, Frantisek Piper, directeur du département historique du musée d'Auschwitz, recensait 1,1 million de morts dont 1 million de juifs et 70000 Polonais. Pour contester ces chiffres, Pressac s'appuie: 1° sur les capacités de traitement de la machinerie d'Auschwitz (compte tenu des dates de mise en fonctionnement et des nombreuses pannes, qu'il date avec précision); 2° sur le pourcentage de juifs habituellement éliminés au moment de la sélection; 3° s'agissant des détenus immatriculés, sur le registre des décès retrouvé à Moscou. Mais cela ne clôt pas le débat. Trop de doutes subsistent sur le nombre des convois venus des pays de l'Est et sur leurs effectifs. Sur les transferts de détenus d'un camp à l'autre. Sur le nombre de morts survenues dans la pagaille des derniers mois et lors des effroyables marches d'évacuation de l'hiver 44-45. Il faudra longtemps, et la découverte miraculeuse de sources nouvelles, avant que les historiens ne s'accordent sur la macabre arithmétique du génocide. S'ils y parviennent jamais.

Dimanche soir, dans l'avion du retour.
« Politiquement, où en êtes-vous aujourd'hui?
– Je suis de droite. Par formation, je suis un maniaque de l'ordre. Je trouve qu'il faudrait un peu… (Il fait le geste de serrer un boulon.)
– Vous voteriez pour Le Pen?
– Après ce que j'ai dit des chambres à gaz, je suis pas bien vu, chez eux.
– Alors pour qui?
– Il y a quelques années, j'aurais voté Pasqua. Mais vous savez, tout ça m'a amené à réfléchir, j'ai rencontré des gens comme Vidal-Naquet, comme Serge (Klarsfeld), j'ai évolué. Alors ces lois sur les étrangers, quand on voit où ça peut mener…».

Claude Weill

Le Nouvel Observateur, 30 septembre 1993

Source :

http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p1508/articles/a12520-auschwitz_enquete_sur_la_mecanique_de_l_horreur.html

http://www.ordiecole.com/auschwitz_pressac.pdf

http://www.ordiecole.com/shoah.html